

Kâmil Saygideger, peintre

Portrait

Par Saïd RAMDANE

En lui demandant : "Qui est Kâmil ?", il me rétorque prudemment : "Fils de Khalil et de Khalissé Saygideger, je suis né au bord de la mer de Marmara..." Puis m'interpelle au milieu de la phrase d'un ton sarcastique "mais que cherches-tu à savoir ? Est-ce si important de parler de mon vécu ?"... Je sais que Kâmil parle peu de sa vie, et qu'il faut le prendre de biais pour le rencontrer au travers de sa création...

D'origine turque, Kâmil, âgé de 47 ans, vit en Europe depuis 1974, d'abord en Angleterre, avant de se fixer à Grenoble (1979)... "Mes parents représentent pour moi la vie..."

— Qu'est-ce que c'est pour toi la vie ?

Ce que tu vis ! Douleurs, joies, toutes les émotions, les sentiments. J'ai quitté mon pays pour fuir une femme, par peur, dès que j'ai ressenti combien l'amour passionnel peut être destructeur. Voilà pourquoi je suis parti en Angleterre, pour fuir aussi une certaine tradition un peu trop archaïque, et aussi par curiosité, l'envie de connaître, de découvrir d'autres cultures, car je suis quelqu'un de curieux..."

De nouveau, Kâmil s'arrête de par-

ler, comme s'il devait se défendre de quelque chose. Peur de dire ? De se mettre à nu ? Peur de vivre ? De se libérer d'une femme dévorante ? ... Angoisses enfouies, lointaines, issues de l'enfance.

Vers l'âge de cinq ans, une scène violente le poursuit, l'obsède... L'enfant qu'il était assiste impuissant, avec des cris étouffés, à de terribles scènes : "mon père, ivre, couteau à la main, menaçait ma mère...". Il l'entend, hurlant encore, sans connaître la raison. "On ne me disait rien, et j'ai vécu cela avec une telle souffrance que cela me faisait pleurer longuement, longtemps. Et cette peur est en moi, ce que je suis devenu et qui m'a appris à être..." Il vécut d'autres violences que l'on ne peut relater. Et de sa fuite en exil, il chemina longtemps dans sa vie et dans sa création.

La première fois qu'il réalisa son premier dessin, il vivait en Angleterre, où il exerça différents métiers.. "C'était dans un moment de repli, de nostalgie, pour fuir une femme aussi. Elle me détruisait, me faisait souffrir. J'étais malheureux. Je me suis enfermé dans ma chambre d'hôtel où je travaillais clandestinement car je n'avais pas de papiers. Je me suis mis à gri-

bouiller. C'est comme ça, dans ces moments de repli, que j'ai appris à dessiner".

Ainsi, il arriva à produire toute une série de tableaux sur le reflet d'une expérience personnelle, en empruntant le champ symbolique de l'écriture surréaliste. Il se mit à traduire "d'étranges sentiments" qu'il ressentait dans le monde qui l'entourait, qui l'obsédait, dans son vécu d'immigré clandestin, et d'un pays, la Turquie, dont il a la nostalgie, dans cet ailleurs où il ne put s'exprimer librement.

Périodes de désenchantement... "L'oeuf", "Oiseau", "Espoir", "Secret absolu", mais "grande illusion" ou "l'homme qui se pend"... Et partout, dans chaque tableau, un oeil qui scrute, questionne et culpabilise, dérange tout en se dérangeant.

Kâmil, d'un oeil observateur et observé devient l'objet d'un espace-jeu qu'il met (tout en se mettant lui-même) en scène... L'artiste confie : "Je suis passé par des périodes noires dans lesquelles j'ai puisé toute mon inspiration... en autodidacte, sans école, sans connaissance du monde de l'Art". Est-ce pour conjurer le sort ? Un tableau nous donne une réponse à ses états

angoissants : "Accouchement"... C'est l'enfantement dans la douleur mais derrière les barreaux de la liberté...

Kâmil se met à "parler", à raconter ce qu'il a vécu de douloureux, en noir et blanc, en photogénique, en cri-étouffé, dans ses "Mémoires d'un singe"... A la place de l'oeil, une figure de tête de singe aux yeux bandés est reproduite dans chaque tableau de cette série, un alter-ego d'une violence inouïe : langue tranchée, agneau égorgé, sexe coupé, etc. Que l'on aime ou pas, il faut aller déchiffrer droit dans "les yeux bandés" ces séries d'images qui choquent et interrogent. En se mettant lui-même en scène, il ré-ouvre ses blessures et dresse l'inventaire des souvenirs douloureux pour s'en dégager, pour dire son cri étouffé.

"L'exil est devenu pour moi une quête de la vie". Je re-formule ma question : "Comment vis-tu l'exil depuis 22 ans ?" Et Kâmil, à demi-mots, répond en détournant ma question : "Pour moi c'est comment l'exil me vit, comment l'exil ma vie !"

— C'est l'exil qui te vit ?
Tu es exilé depuis que tu es né, douloureux, nostalgique...

— Et l'exil ma vie ?
Je vis comme je vivais avant, sauf qu'ici aussi il y a de la souffrance, parce que je fais l'objet de préjugés, d'a priori...

— Quel lien entre exil et création ?
C'est une épreuve de ma vie qui justifie mon existence dans l'exigence de mes responsabilités face à la vie, et la création est liée à mon exil. C'est le moteur de mon existence. L'exil est à la source de mon travail créatif, c'est devenu primordial.

— Pour ne pas mourir ?
Oui, on peut le dire, mais la mort n'existe pas au moment de la question. On ne la connaît pas. Ça reste du domaine de l'abstrait, c'est métaphysique.. On est toujours coupé, même de notre pensée. Pas souvent heureusement, car si on pense tout le temps à la mort, on tue la vie...

— C'est quoi la création ? Pourquoi tu dessines ?

Pour chercher mes origines...

— Mais alors tu disais au début de l'entretien que tu fuyais tes origines, ton passé, et maintenant tu crées pour retrouver cette origine que tu n'a cessé de fuir ?

On est constamment en train de fuir... en espérant retrouver l'origine réelle

— C'est quoi "l'origine réelle" ?

Je ne sais pas... Je vis dans la contradiction, mais je sais seulement que la création me permet de ne pas trop sentir la solitude. C'est comme l'enfant qui commence à ressentir la solitude humaine.

L'oeil observateur-observé se mit à emprunter le chemin intérieur. De l'espace-jeu des "mémoires extérieures", Kâmil se remit à travailler un espace-jeu labyrinthique de l'intériorité existentielle. De ce parcours d'automutilation et de castration, Kâmil tente désespérément d'accéder à une certaine délivrance. Singe-énigmatique discourant dans un champ d'exil libérateur sur son désir de retrouver une "identité malmenée". Le dessinateur turc ne sait plus s'il a gommé ou seulement entrebaillé d'anciennes blessures. Après la nuit et le suicide, voici l'atmosphère de l'âme et du corps retrouvé, ainsi ce visage qui se retourne pour mieux scruter la vitre opaque et sonder l'invisible ou les empreintes digitales. Est-ce une conscience qui se met en éveil ? Sans doute commençait-il ainsi à mieux comprendre, à mieux se saisir tout en se désaisissant...

Peu d'artistes revendiquent une pareille authenticité. Kâmil, dans son double exil, se mit courageusement à affronter sa peur. Kâmil donne à voir ce qu'il en est réellement de l'être et du corps : blessures, tourments, violences... Ce qui est contraire, ici, de "l'humain qui donne l'impression d'avoir acclimaté la violence et l'horreur que lui délivrent à domicile les canaux de la sacrosainte communication et il s'effarouche dès qu'une image l'engage à se frotter un peu à ses cauchemars et à ses

obsessions". (in L'Humanité, mai 1988, à propos de "Mémoires d'un singe").

— Comment es-tu passé des dessins noir et blanc à la couleur ?

Le noir, c'est l'opposé du blanc, c'est entre la vie et la mort, c'est le champ de l'angoisse. C'est la couleur la plus incolore, c'est la mort. Et travailler la couleur, c'est pour sortir de ce travail, de mes "Mémoires d'un singe". C'est devenu une autre obsession.

— Qu'est-ce qui t'obsède ?

Ce qui est caché derrière chaque écran, c'est-à-dire, soit la joie, soit la douleur...

Dans les "Murmures de la forêt", Kâmil fait éclater toute sa tendresse, d'une âme apaisée. Retour à la nature... Silence, sérénité, calme et volupté. L'artiste apprend à manier les couleurs, et les pastels, pour nous faire pénétrer dans ses "forêts profondes", mélanges d'ombres et d'épaisseurs cachées, qui s'ouvrent à ceux qui gardent des replis les plus refoulés, les plus sensibles de la mémoire... Là, dans ce monde de musique, de silence, et de bruissement de feuilles, l'imaginaire est sollicité.

Pour sa "Terre-Mère", j'avais écrit : *"Kâmil a su déjà nous recueillir dans ses "Murmures de la forêt" d'ombre, parmi ses feuillures secrètes et la solidité de ses arbres revêtus de chemises de feuilles et de robes de fête. Le voici, tel un enchanteur ivre d'éternité, qui s'élançe à nouveau pour nous faire revisiter dans sa mémoire le chant universel de l'Humanité. Le voici dans sa "Terre-Mère", qui nous enchante maintenant en nous invitant à la contemplation et à l'émerveillement de la nature, telle qu'il l'imagine... Et tout aussi réceptif qu'il est à la musique des forêts, il se dévoile comme un enfant qui éprouve à animer naïvement et intuitivement les choses, celles de l'origine invisible de l'humain. (...)* L'univers de Kâmil nous donne à entrevoir des visions de l'imaginaire. Ses secrets sont forêts Son mystère, sa terre Sa vie, sa mère. " ■